

NEW ORLEANS HER PUBLISHED BY C. D. LEMIRE, 393 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE FONT AU PAIX REDUIT DE 10 CENTES LA LIGNE, VOIR LA PAGE 2.

TEMPERATURE Du 8 novembre 1902. Baromètre de K. et L. CAUDEM, Opticiens, No 121 rue Ouroudou. Parenthèse Centigrade

SOMMAIRE. Le record de l'appât... Cap Saine... Règlement de la Police... Séances de la Chambre... Le départ... Hégel, poésie... Le Cahier d'Agnes, feuilleton du dimanche... Mondaines, chiffon... L'Actualité, etc., etc.

L'ARBITRAGE EN FRANCE.

C'est avec le plus vif intérêt que, des deux côtés de l'Atlantique, on suit de près les premiers essais d'arbitrage, en vue de régler pacifiquement les différends qui surgissent dans le monde industriel entre les patrons et les travailleurs. Tous les honnêtes gens, toutes les patriotes y voient un moyen d'en finir avec l'horrible régime des grèves qui se résolvent rien et n'ont résolu jusqu'ici qu'à déorganiser le travail et à empirer la situation. Justement, deux grandes grèves s'étaient déclarées presque simultanément, l'une aux Etats-Unis, sur les côtes orientales de l'Océan; l'autre sur les côtes occidentales de la France. Comme elles se prolongeaient indéfiniment et que l'on craignait de graves désordres de part et d'autre, les gouvernements ont tenté de soumettre la solution du problème à une commission d'arbitres. Ce sont les Etats-Unis qui ont eu l'honneur de l'initiative. Faisant un usage aussi hardi que judiciaire de ses pouvoirs, M. Roosevelt a nommé une commission d'arbitrage qui fonctionnait en ce moment avec un succès inespéré, à la satisfaction de tous les intéressés, patrons et travailleurs. Il n'en va pas tout à fait de même en France, où le parlementarisme permet aux membres du pouvoir législatif de s'immiscer à chaque instant dans les affaires de l'Exécutif et d'en entraver toutes les actes, d'en paralyser toute l'activité. Ce n'est qu'à grand-peine et avec une extrême timidité que le Président Loubet a pu instituer une commission d'arbitrage, et il n'a pu y réussir qu'avec l'assentiment du Président du Conseil, ex-primier ministre qui est le véritable directeur de la politique française. C'est de ce mélange constant des pouvoirs que

résultent les timidités, les hésitations, les tergiversations du pouvoir et les résistances audacieuses, les manifestations bruyantes, désordonnées des mineurs dont nous sommes les témoins attristés. A l'heure qu'il est, malgré la nomination d'une commission chargée de régler tous les différends, il se commet des désordres, des violences qui jettent le trouble dans la rue et nécessitent l'intervention de la force armée et occasionnent des luttes entre les ouvriers et les soldats. Fait lamentable entre tous, les mineurs ont accepté l'intervention des arbitres, et ils n'ont répudié les arrêtés. Ils méconnaissent l'autorité des juges qu'ils se sont donnés. Il y a là un état de choses déplorable auquel il faut mettre un terme le plus tôt possible.

Autre fait qui n'est pas moins regrettable et qui donne une idée juste de la situation. Il y a déjà une commission qui fonctionne régulièrement, mais ses décisions jusqu'ici ont eu le malheur de déplaire aux mineurs. Aussitôt il s'est trouvé dans les Chambres des représentants qui ont profité de ce dissentiment pour intervenir de leur côté et demander la nomination d'une nouvelle commission de trente membres pour reprendre l'affaire en sous-main et la compléter plus encore qu'elle ne l'est, sous prétexte de l'éclaircir et de la simplifier. Soyons certains que cette commission nouvelle dont le caractère est essentiellement parlementaire arrivera à des conclusions qui contrediront celles de la première. Et voilà l'attente, si désirée, retardée indéfiniment.

Espérons pour le bonheur et la tranquillité de la France, qu'il en sera tout autrement, et que la noble institution de l'arbitrage s'établira sur de solides bases, des deux côtés de l'Atlantique.

Les fortunes d'un greffier.

M. Jolly, greffier de la justice de paix du canton sud de Versailles, a vu, récemment, sa paisible existence troublée par l'apparition d'un roman "La Marquise". Volontairement et involontairement l'auteur, M. Philippe Chaperon, avait donné son nom à un personnage de son ouvrage des moins honorables. Or, ce personnage, aux mœurs par trop libres, avait exactement la même profession que M. Jolly et exerçait cette profession dans le canton sud de Versailles. Bien mieux, la description physique de ce fonctionnaire, correspondait si bien à celle de M. Jolly, qu'à Versailles personne ne s'y méprit. Il y eut même une vente spéciale pour cette ville. La femme de M. Jolly en souffrit cruellement et le greffier lui-même subit par suite de l'apparition de ce roman maints déboires. Parieur, — on le serait à moins — M. Jolly assigna M. Chaperon et l'éditeur Lemerre en 50,000 francs de dommages-intérêts, en la suppression des passages le visant et en l'insertion dans cinq journaux de Paris et dix de Seine-et-Oise. A la réception de l'assignation M. Chaperon offrit au greffier de modifier son ouvrage. M. Jolly trouva qu'il était trop tard et le procès s'est engagé devant la première Chambre du tribunal de la Seine.

TOUTE UNE POPULATION EN DEUIL

Mort du Père Mignot



Honneur trois fois honoré qui dans un jour d'ivresse, A pu faire au Seigneur le don de sa jeunesse, Et qui prouvait la foi comme sa bête noire, A grand loisir du monde un saintier mentore.

La glas sonne... ce sont leurs sanglots que nous envoyons les églises de notre cathédrale, cette cathédrale que, hier encore, desservait le plus saint des prêtres et en mémoire duquel, aujourd'hui, elle s'entendait. Le Très Révérend Père Mignot n'est plus; sa belle âme vient de monter aux célestes régions des compensations et de l'éternelle félicité, ces régions auxquelles aboutissent les âmes bordées de sacrifices et de vertus qui suivent toujours ce juste qui s'en est allé et qui lui apparaît comme une horizontale blanche où est la détente des efforts accumulés, le repos sans rêve, la sérénité qui des fruits de la terre ne viennent jamais troubler. Cette implacable fauchée qui est la mort, à mis comme de la cruauté, du cynisme, à ravir à ses amis l'homme qu'ils entouraient de leur végétation. Lentement, elle lui a porté ses coups, et si elle lui a scellé les yeux et glacé les lèvres, c'est qu'elle n'avait plus de tortures à infliger à sa victime. La vie de l'excellent homme que nous pleurons tous, serait loquée à raconter, tant elle abonde en actes dignes d'être signalés. Elle a été celle d'un prêtre comprenant et remplissant tous ses devoirs, d'un être prédestiné, placé au milieu de nous par la Providence pour nous prêcher de préceptes et d'exemples la Foi, l'Espérance et la Charité, pour nous rappeler sans cesse au sentiment de nos devoirs vis-à-vis de Dieu, de la Famille et de la Société, pour rétablir le calme dans nos âmes troublées. Que de fois ne nous sommes-nous pas sentis attirés dans cette maison de Dieu, sachant que si par là notre ferreux religieux s'attardait, si le doute, l'incrédulité qui trop souvent naissent de l'âge ou de l'indifférence s'introduisaient dans nos âmes, sa parole consolante nous ramènerait dans la bonne voie. A combien de cérémonies ne l'avons-nous pas vu exerçant son pieux ministère; onduant nos enfants sur les fonts baptismaux; les préparant ensuite et les conviant pour le banquet divin et les retrouvant plus tard au pied de l'autel pour bénir leurs liens de mariage. N'est-il pas peuplé nos cours et nos esprits des plus saines croyances? Ne nous a-t-il pas souvent fait entendre ce "Sursum Corda" où alors que nous nous lâissons décourager, dévaster par les sombres réalités de la vie? toujours nous rappelaient de nos vaines croyances berceuses de notre jeunesse. De toutes les œuvres dont la vision nous vient et qui, à cette heure, nous apparaissent comme autant de fleurs autour de son cercueil, Chichubua est de celles à laquelle le Père Mignot donna le meilleur et le plus de son cœur; peut-être est-ce celle qui lui valut les plus grandes

joies et lui causa les plus graves souffrances. Elle est belle, cette fondation et elle perpétuera le souvenir de celui à qui en vint la pensée, en une heure de touchant attendrissement pour une enfance malheureuse, pour un éternement attiré et que son fondateur a rendu durable en lui donnant pour assise la Charité. Chichubua est né d'une pensée chrétienne, et le père Mignot dit comme de la poésie à le placer dans un coin de bois entouré de frondaisons touffues, d'ombrages épais où se cache la gomme des vertes; peut-être se mêlait-il à sa charité un grain d'humilité, de modestie; peut-être voulait-il dérober aux regards du monde, cet asile qui devait plus tard être sa plus grande fierté. Et comme par enchantement, le donx Refuge sortit du néant, au milieu de cette nature chargée, et les petits arbres qui en devinrent les pensionnaires y trouvant un peu de bien-être, un commencement de bonheur — ce qui pleure d'ail par être ce qui chante.

Le Père Mignot naquit à Nuits, Côte-d'Or, en Bourgogne, le 11 avril 1812. Ses premières études, il les fit dans sa ville natale. Quant à la vocation religieuse lui vint, il entra au séminaire de Dijon; mais avant d'y compléter ses études théologiques, il vint en Amérique. Il entra dans un collège de Baltimore, y demeura deux années, puis se rendit à la Nouvelle-Orléans où, le 23 avril 1868, il fut ordonné par Monseigneur Olin. Après avoir été vicaire dans une église de la ville, St-Pierre et St-Paul, croyons-nous, il devint vicaire à la cathédrale dont il devait devenir peu de temps après le recteur, en 1870. Le Père Mignot était chanoine. Il fut comme vicaires successivement Monseigneur Rouze qui l'aimait bien tendrement, les RR. Réverends, Héronnet, Jaussens, Girault, Scott, Barbier, Solignac, André, Harding et La Roche.

Le Père Mignot emporta dans la tombe les regrets de ses paroissiens, tant ses dévouements respectueux furent devant lui; ils sentaient qu'ils étaient en présence d'un saint homme, dont la libéralité en matières religieuses, dont la bonhomie étaient grandes. C'était l'homme de toutes les indulgences, de tous les pardons. Nul mieux que lui ne prêcha le Christ; ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sinueux de la montagne que la brebis égaree retourne au bercail. Prêtre excellent, âme charitable, secourable, il les fut complètement, car toujours il enseigna à ceux qui venaient à lui de s'aimer, de s'aider les uns les autres pour que le moissonneur, laissant parfois tomber un épi de sa gerbe, permit au pauvre affamé, en se penchant sur l'herbe, de trouver le grain de blé qui guérit d'avoir fait. Venez, les malheureux me sont toujours sacrés, disait-il. Le presbytère de la Cathédrale pour bien des misères apparaissait comme un phare, comme un refuge; c'est là qu'allèrent vieillards, estropiés, infirmes, assurés qu'ils étaient d'y toujours trouver bon accueil, d'y trouver une oreille ouverte au récit de leurs infortunes et une main secourable. Or, le bon père Mignot dormira-t-il son éternel et tranquille sommeil? nous ne le saurions dire encore; mais peut-être ait-il voulu à Chichubua un tombeau comme celui du dernier Abencérage avec un creux dans la pierre où l'eau des pluies, séjourant, aurait servi à abreuver les oiseaux du ciel. Ou que repose sa dépouille mortelle, nous sommes assurés que son âme plane au-dessus de nous; sa charité lui aura ouvert les portes du ciel.

THEATRE AUDUBON.

Ce soir, la troupe Baldwin Melville donne la première d'une pièce destinée à un immense succès: DAVEY CROCKETT — le chef d'œuvre, une pièce classique qui a été applaudie par plus d'une génération et fait la fortune de plus d'un directeur, comme la renommée de plus d'un artiste. Le régisseur général Maldon a fait de grandes dépenses pour monter dignement cette œuvre dramatique. C'est M. Lonergan qui remplit le rôle principal, on l'a vu faire une grande réputation. C'est un de ses rôles favoris; sa présence seule assurera le succès de Davey Crockett, mais il a pour lui donner la réplique que Miss Amelia Gardner, le grand

premier rôle favori du parterre cette année. Miss Liza Clayton remplit encore cette semaine, on le voit, celui de Bob Crockett, on elle est excellente. Le rôle de Oscar Crampton est échu à M. Luke Cannon. Son succès est assuré, bien que le rôle soit très ingrat.

ET CHARLES ORPHEUM.

Après avoir couru une brillante carrière à l'Orpheum, les noms de Libria, les acteurs Illipations, se retirèrent pour faire place à d'autres artistes de grande valeur — Miss Lona Merrill et Miss Marion Elmore — qui nous arrivent du Nord, après y avoir obtenu un succès prodigieux dans "The Two Johns", comédie très amusante dans laquelle, à un moment donné, le public se trouve en face de deux Juliettes d'une ressemblance telle qu'il est incapable de distinguer la vraie de la fausse. Ajoutons que c'est Sydney Booth, le même du célèbre tragédien, qui leur donne la réplique. A ces attractions se joignent d'abord l'apparition de Miss Avery Strakosch, chanteuse de grand opéra, et le fameux Baby Lund qui est depuis longtemps déjà un des favoris de notre public. D'autres artistes encore se feront entendre: ont-ils autre Collins et Madell, qui excellent dans les charmantes opérettes — une excellente semaine qui l'annonce.

GRAND OPERA HOUSE.

Aujourd'hui, en matinée, première d'une charmante Idylle qui se passe en Escosse et dont l'héroïne est une Bohémienne qui fait la conquête d'un ministre et arrive à se faire épouser par lui, malgré les préjugés et en dépit des oppositions de la congrégation à laquelle il appartient. L'intrigue est captivante au suprême degré. Aussi "The Little Minister" — c'est le titre de la pièce — a-t-il autant de succès actuellement que le premier jour. L'œuvre est si dévouement traitée par l'auteur qu'elle exige de la part de ses interprètes beaucoup de talent et une grande expérience des planches, deux qualités que possèdent au plus haut degré les artistes de la troupe du Grand Opéra House. "The Little Minister" est monté par la direction avec le plus grand soin et les rôles sont confiés à l'équipe de la compagnie.

THEATRE TULANE.

Ce soir, première représentation de "The Octoroon", excellente comédie déjà connue et bruyamment applaudie à la Nouvelle-Orléans. Elle sert de début parmi nous à un artiste qui joint d'une grande renommée, de David Warfield, et elle est produite sous la direction personnelle de David Belasco. Warfield nous y apparaît dans un rôle qui fait ressortir les qualités dramatiques sous les traits d'un vieux Juif plein d'astuce et d'habileté, d'un vieux Juif au caractère élevé qui fait honneur à la race dont il est sorti. Le rôle de Simon Levy est un des plus remarquables qu'il y ait dans le répertoire moderne. Le talent de David Belasco nous est manifesté d'une façon aussi éclatante que dans cette pièce qui a fait plusieurs mois salle comble sur nos premières scènes du Nord et de l'Est. La comédie, du reste, est d'une rare gaieté. Les traits d'esprit y abondent et il n'est pas un homme intelligent qui ne soit de cette représentation enchanté et se promettant d'y revenir. M. Warfield est de cet ordre entouré d'une troupe d'élite, comme on n'en rencontre presque jamais en dehors de New York et de Boston. Miss Marie Bates y donne admirablement la réplique à David Warfield et donne un relief saisissant au personnage de Mme Eagon. Il y aura foule, ce soir, au Tulane, pour applaudir "The Octoroon".



Qui joue le principal rôle dans "Busy Izzy", au Crescent.

THEATRE CRESCENT.

La direction du Crescent a en une bien heureuse inspiration quand il a offert à ses habitués l'excellente pièce intitulée "Busy Izzy" ou, si l'on veut: Izzy Fan Emporium. C'est une série de scènes détachées, toutes plus amusantes les unes que les autres. Il y en a sept rien que dans le premier acte. Le second acte se passe dans le Izzy Hotel et il se compose de 11 scènes aussi intéressantes, aussi gaies que celles du premier. Le but principal est de présenter au public Geo. Sidney, un des plus amusants comédiens de la scène américaine. Toutes les scènes dont nous avons déjà parlé sont entrecoupées de chants, de solos, de chœurs exécutés par de très jolies femmes ayant de la voix et du talent. Le programme de cette semaine est sans aucun doute le plus varié, le plus intéressant de la saison. Les costumes y sont plus luxueux, plus brillants que la mise en scène. Tous les artistes qui figurent durant cette série de scènes sont connus et sont accoutumés à enlever les bravos de la foule. Nous en citerons quelques uns: Annie Martel, Lyons et Crowley, Maud Campbell, Ed. Clark, Fred Wykoff, Dan Sullivan, Thompson, etc.

LA TROUPE D'OPERA.

Une dépêche reçue hier annonce que le vapeur La Lorraine, de la Compagnie générale Transatlantique, sur lequel la troupe de M. Charley a traversé l'Atlantique, est arrivé à New York hier matin. A six heures du soir tous les membres de la compagnie montèrent dans le train spécial qui doit les amener à la Nouvelle-Orléans. Les artistes seront donc ici lundi matin. Liste des abonnés de l'Opéra pour la saison 1902-03. Avant-scènes — Aug. J. Cassard, Walter B. Rogers, Mme D. A. Milliken, Hy Beer, Walter D. Bengere, D. A. Chaffar, Mme M. L. Whittey, H. Laroussin.

Bulletin. Météorologique.

Washington, D. C., 8 novembre — Indications pour la Louisiane — Temps — beau dimanche et lundi; vents légers à frais du sud-est. Ce médecin peut guérir les rhumes, la toux, la bronchite, la grippe, la fièvre, la fièvre typhoïde, la fièvre jaune, la fièvre malarique, la fièvre intermittente, la fièvre bilieuse, la fièvre éruptive, la fièvre érysipélateuse, la fièvre scarlatine, la fièvre diphthérique, la fièvre cholérique, la fièvre typhoïde, la fièvre jaune, la fièvre malarique, la fièvre intermittente, la fièvre bilieuse, la fièvre éruptive, la fièvre érysipélateuse, la fièvre scarlatine, la fièvre diphthérique, la fièvre cholérique.

HOSTETTER'S CELEBRATED BITTERS. STOMACH BITTERS. Ce médicament peut guérir les rhumes, la toux, la bronchite, la grippe, la fièvre, la fièvre typhoïde, la fièvre jaune, la fièvre malarique, la fièvre intermittente, la fièvre bilieuse, la fièvre éruptive, la fièvre érysipélateuse, la fièvre scarlatine, la fièvre diphthérique, la fièvre cholérique.

se que j'aillai au ciel et que je revoye maman Damiron!... Puis, tout était devenu noir autour d'elle: elle n'avait plus rien vu, rien entendu. Un moment vint où elle reprit peu à peu conscience d'elle-même. Elle se sentait qu'elle souffrait, mais quelques choses dont elle ne se rendait pas compte la consolait et la reconfortait. C'est sans doute le purgatif, pensait-elle. Cependant, ses souffrances se calmaient, puis disparaissaient, mais elle n'osait encore ouvrir les yeux... Quand elle eut le courage de regarder autour d'elle, elle se trouva dans une chambre toute blanche, mollement couchée dans des draps fins comme de la batiste, entourée d'une atmosphère tiède et embaumée. Après d'elle, était assise une jeune dame admirablement belle, avec des cheveux blonds aux reflets d'argent, toute de blanc vêtue et qui la regardait si doucement, si doucement! La petite fille, soupira et dit tout haut: — Ah! cette fois, je suis au ciel et voilà un ange qui veille sur moi! — Oui, je suis ton ange gardien, dit la jeune femme en lui prenant la main. — Alors, répondit Agnès, contentez-moi bien vite après de maman Damiron!... Hi, je ne la

revoyais pas, je ne serais pas véritablement au ciel. — Pauvre petite! murmura Yolande — car le bon ange, c'était elle — pauvre petite, elle a encore la délire! Tout à coup, les yeux d'Agnès brillèrent et elle fit un effort pour s'asseoir dans son lit. Le sentiment de la réalité lui était revenu. — Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle, où suis-je? Yolande la prit dans ses bras. — Chez des amis, dit-elle. Rappelle-toi. De méchantes gens t'avaient déguisée en petit garçon... Ils voulaient te faire participer à un vol infâme... Tu as crié, tu as appelé au secours; alors, l'un d'eux t'a blessée d'une balle de revolver. — Oui, oui, madame, je me souviens... — Tu es ici chez de vrais amis... Moi, je te le répète, je suis ton ange gardien et il y a tout près de nous des personnes qui te veulent autant de bien que moi, mais qui n'osent se montrer encore de peur de te causer une impression trop vive... Si tu te sens assez forte pour cela, je te supplie, ma chère petite fille, de me raconter toute la vérité... Ne me cache rien... Dis-moi bien la vérité et alors, je puis te te rendre à maman Damiron, qui est morte, mais tu auras une autre maman, et cette maman ce sera moi... Voyons, ma chère petite, te

sent-to la force de parler?... Attends, je vais te donner quelque chose à boire... Yolande fit prendre à Agnès une grande cuillerée de potion cordiale. L'enfant qui avait eu peu de fièvre, mais qui était très faible, sentit une douce chaleur se répandre dans tout son être. — Que c'est bon, dit-elle. Oh! oui, madame, je me sens maintenant la force de parler et je vais tout vous dire... Le bon Dieu veuille que je n'oublie rien... mais bien sûr, bien sûr, je ne vous ferai pas un seul mensonge. Et Agnès, dans le langage d'une enfant intelligente et mûrie par les épreuves, fit le récit complet de son étrange et douloureuse existence. Elle n'omit aucun détail; elle raconta sa première communion à Saint-Rème, sa vie au Rangeth, la conversation du Grand-duc et de sa mère dans la maison meublée de la rue de Maubeuge, sa fuite dans la nuit noire, sous la pluie battante, sa rencontre avec le camelot Zidor, sa maladie chez Mlle Mollie; elle ne dissimula rien de son existence quasiment vagabonde avec le camelot. Elle parlait de Zidor les larmes aux yeux, disant combien il avait été bon pour elle et quel chagrin elle avait ressenti, en apprenant qu'il n'était qu'un scélérat et qu'il avait étranglé Mlle Mollie pour lui voler des dentelles.

Elle narra son enlèvement par un personnage mystérieux, chez Mme Sénéchal, la mercière de la rue d'Allemagne; la peur qu'on lui avait faite en la menaçant de lui brûler les yeux; son séjour à Choisy-le-Roi, son entrevue avec le grand-duc et le docteur Hingonin; les mauvais traitements qu'elle avait subis à la suite de cette entrevue... Elle fit un tableau navrant de ce qu'elle avait souffert dans une chambre sans fenêtre, pleine de souris et d'araignées, où elle se mourait de peur et où on ne lui donnait que juste de quoi l'empêcher de mourir de faim. Oh! là, elle se croyait en enfer. Enfin, elle fit le récit exact et circonstancié de l'expédition de l'avenue Gabriel et affirma que, seule la résolution de ne pas participer à un crime lui avait donné le courage de se révolter contre les bourreaux. Elle ignorait le nom de ses persécuteurs et ne pouvait désigner avec eux, sauf la route de Versailles, à Choisy-le-Roi. Il était de toute évidence que l'enfant disait la vérité. La grande-duchesse ne douta pas un seul instant de sa sincérité absolue. Oui, c'était bien là la petite Agnès, la fille naturelle de son mari, celle que, dans un sublime élan de cœur, elle avait promis d'adopter pour sa propre fille!

Oh! maintenant, elle se félicitait d'avoir fait cette promesse. La petite Agnès avait une âme angélique, elle était comme le cristal sur lequel nulle souillure ne laissait de traces. Par une faveur toute particulière de la Providence, elle avait traversé les milieux les plus impurs sans que la candeur de son esprit en ait subi la moindre atteinte. On l'avait martyrisée, mais non pervertie et ses souffrances, loin de l'aigrir et de faire naître, en elle, des sentiments haineux, avaient élevé son cœur et ennobli ses pensées... La grande-duchesse embrassa avec effusion celle qu'elle regardait désormais comme sa fille adoptive, et lui dit en appuyant sa tête sur sa poitrine: — Tu m'as dit toute la vérité, ma bien chère enfant, et je vais te la dire à mon tour... Ton sort est assuré désormais; tu ne risques plus de tomber dans les griffes des méchants... L'homme que tu as vu à Choisy-le-Roi et qui, d'abord, t'avait ruisselé, est ton meilleur ami et te servira de père... C'est chez lui même que des scélérats t'avaient entraînée pour te faire la complice de leur crime... Il est tout près d'ici... Quand tu seras plus forte, il viendra t'embrancher et t'assurer lui-même de son affection. — Oh! madame, s'écria Agnès, faites que je le voie tout de suite!

vous ne savez pas comme j'avais envie de lui sauter au cou à Choisy-le-Roi!... Quelque chose m'attirait vers lui... Comme j'ai souffert, lorsque j'ai vu qu'il me repoussait!... Le monsieur qui était avec lui avait l'air bien en colère... Je vous en supplie, madame, appelez-le près de nous; je veux qu'il me dise qu'il n'a plus mauvaise idée de moi et qu'il m'aime comme sa fille, sans cela je ne pourrais pas être heureuse, même auprès de vous! — Allons, calme-toi; il sera fait selon ton désir... — Comment devrais-je l'appeler, madame? Lui dirai-je: "Mon père"? La grande-duchesse parut un peu embarrassée: — Non, mon enfant, dit-elle, il faut l'appeler Monseigneur... — On m'avait dit pourtant... La grande-duchesse posa doucement sa main sur les lèvres de la petite fille. — Tais-toi, Agnès... il y a des choses qu'on ne peut te dire à présent et que tu apprendras plus tard... Qu'il te suffise de savoir que celui que tu appelleras "Monseigneur" te traitera comme sa fille. La grande-duchesse mit le doigt sur un bouton électrique et une femme de chambre parut: — Dites à Monseigneur, dit la grande-duchesse, dites à Monseigneur que je le prie de vouloir bien venir nous voir un instant.

La servante sortit. — Ah! comme mon cœur bat, dit Agnès en posant sa main sur sa poitrine oppressée; je suis bien heureuse et cependant, ça me fait comme si j'avais du chagrin! La porte s'ouvrit et le grand-duc parut: — Il semblait fort ému. — Mon cher Dimitri, dit la grande-duchesse en allant vers lui, voici notre petite blessée qui est revenue à la vie, qui veut vous voir et vous remercier; elle m'a raconté tout son histoire et, faites bien attention à ce que je vous dis, je vous assure qu'elle est bien celle que nous pensions et qu'elle est, de tous points digne de vous et moi. — Ah! merci, Yolande, dit le grand-duc en serrant vivement la main de sa femme. Il s'élança vers la lit où la petite Agnès, pleurant à chaudes larmes, lui tendait les bras. — Ma pauvre enfant fit-il en l'embrassant avec une ineffable tendresse, oublie la peine que je t'ai faite à Choisy-le-Roi. Je suis ton ami, considère-moi comme un père... Nous ne négligerons rien pour que tu sois parfaitement heureuse. La suite à dimanche prochain. Buvez la "Sparkling Abita Waters" à 1.00 la douzaine de bouteille "très", à domicile.